



© Photo tirée du film Les Éclaireurs, 2011.

Nous sommes réfugiés et nous nous souvenons...

« Nous sommes réfugiés et nous nous souvenons qu'avant d'être reconnus réfugiés nous n'avions pas de papiers, ou alors si précaires... Nous sommes Nino, Souleymane, Kala, Aïda et Fatima. Nous parlons tous bien le français, même si notre accent et notre prénom rappellent notre origine étrangère.

Nous venons de tous les coins du monde : de Géorgie, du Tchad, du Sri Lanka, d'Albanie, de Tchétchénie, et nous nous souvenons... Nous nous souvenons de notre terre natale laissée derrière nous, notre maison, notre travail, nos amis, les tombes de nos parents...

Ce qui nous relie tous ensemble, ce sont les persécutions qui ont anéanti notre vie et dont nous préférions ne plus avoir à nous souvenir, que nous voudrions tant oublier sans jamais vraiment y parvenir. Nous sommes reconnus réfugiés et nous remercions toujours mille fois la France de nous avoir accordé la protection.

Mais aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous détourner de ceux que nous aurions pu être avec juste un peu moins de chance. »

*

« Je m'appelle Nino et je viens de Géorgie. Nino, c'est le nom d'une sainte venue de Grèce qui aurait importé la foi chrétienne dans mon pays, et c'est donc un prénom aussi courant que Marie ou Anne en France. Nos prénoms surprennent toujours les Français, parce qu'ils sont à l'envers : les prénoms masculins se terminant par a, comme Gotcha, Louka, Illia, et les prénoms féminins se terminant par o, comme le mien Nino, mais aussi Eliso, Kétino...

Malgré les années qui passent, l'amour de ma mère et de mes

grands-mères me manque terriblement. J'étais une enfant choyée, en quelque sorte surprotégée. J'ai trouvé la protection en France, mais elle ne saura remplacer cette tendresse à laquelle j'ai été arrachée trop brutalement. Mes enfants grandissent et commencent à poser des questions sur la guerre, les persécutions, la folie des hommes... Je dois leur répondre qu'elles existent, mais que eux ont la chance d'en être protégés.

Maintenant que se profile une nouvelle guerre civile en Géorgie, ce sont leurs cousins, qu'ils ne connaissent même pas, qui y sont exposés. Je suis scotchée en permanence à la télé ou à l'ordinateur pour avoir des nouvelles. Pour l'avoir déjà vécu dans ma chair et dans mon esprit, je me sens comme eux là-bas : vulnérable, sans aucune défense. Nous sommes tous comme des enfants lorsque les bombes éclatent et que les miliciens s'approchent de nos maisons pour y perpétrer leurs exactions. J'ai peur, j'ai peur que mon pays ne soit bientôt rayé de la carte du monde.

Je suis arrivée en France il y a six ans, à une période où tous les demandeurs d'asile étaient à la rue. *"Pas de place, non il n'y a pas de place pour vous"*, ce sont les premiers mots de français qu'on a appris. J'aurais voulu répondre par le proverbe russe *"v'gostia kharacho, a doma voutché"* (*on est bien en visite, mais chez soi on est tellement mieux*). J'aurais voulu faire comprendre comment c'est quand il n'y a plus de chez soi, quand il n'y a aucun choix. C'était vraiment dur, mais aujourd'hui c'est vraiment pire. Quand quelqu'un vient à nouveau de se faire arrêter, on peut juste prier pour qu'il n'y ait pas de place pour lui au centre de rétention.

Nous, après des semaines d'errance, on aura fini par être recueillis par des Français, ce que nous n'aurions jamais pu accepter s'il n'y avait pas eu notre enfant. On a été hébergés, mais jamais il n'a fallu nous cacher. Je ne peux même pas imaginer comment c'est de devoir vivre cachés, surtout avec des enfants... »

« **Je m'appelle Souleymane** et je viens du Tchad. Souleymane, c'est mon prénom et c'est le nom de mon père. Je ne sais pas si vous me suivez bien, ça doit être un peu compliqué pour vous, mais chez nous,

c'est au travers de notre prénom, transmis par le nom du père, que les générations se perpétuent.

Mon arrivée est récente et j'éprouve toujours aussi fortement deux sentiments qui se contredisent : le bonheur d'avoir obtenu l'asile et le malheur de l'exil. C'est un arrachement, je pleure ma mère, jamais je n'avais été séparé d'elle auparavant et ce bonheur perdu me joue tout le temps dans la tête. Notre maison là-bas est vide parce que ma mère se cache depuis que sa sœur a été assassinée sous ses yeux après mon départ. Je ne sais pas vraiment ce qu'elle devient ni où elle est, les communications ne marchent pas bien. Et surtout j'ai peur qu'elle ne soit sur écoute. Le pire serait de la mettre en danger. Alors je fais silence. Cela fait vraiment mal de ne rien savoir et de toujours devoir imaginer le pire. Le pire, je l'ai connu moi-même et il me revient tout le temps dans la tête : la terreur, mon arrestation, six mois de prison, la torture... Je ne crois pas que quelqu'un qui a fait l'expérience de la torture puisse un jour oublier. Autrement, ce qui est un peu dur pour moi ici, c'est la solitude, parce qu'ici chacun vit pour soi, ce n'est pas du tout notre culture. Et puis, il y a le climat, ce froid... Mais j'attends de voir la neige pour la première fois...

Moi, j'ai fui mon pays l'année dernière et j'ai été arrêté par la police dès mon arrivée à la gare de Strasbourg. J'ai été détenu au CRA de Geispolsheim dans l'attente d'être expulsé vers mon pays alors même qu'il était à feu et à sang et que j'étais recherché en tant que militant des droits de l'homme. Ma terreur, mes traces de torture, les attestations de la Ligue des droits de l'homme du Tchad, tout cela n'a pas suffi à convaincre l'Ofpra, qui a rejeté ma demande d'asile. Finalement, après 17 jours d'emprisonnement, j'ai été libéré par le JLD, mais il m'a alors fallu vivre caché durant des mois et des mois pour éviter que je sois renvoyé avant mon jugement à la Cour du droit d'asile. J'ai prié Dieu de ne pas me faire arrêter en allant à et en revenant de Paris. J'ai retrouvé ici la terreur que je croyais avoir quittée, je ne comprenais pas, je ne comprends toujours pas. Après avoir risqué ma vie pour défendre le droit des prisonniers de guerre, la patrie des droits de l'homme voulait me livrer entre les mains des tortionnaires que je cherchais désespérément à fuir... »

« **Je m'appelle Aïda** et je viens d'Albanie. Mon prénom, c'est mon père qui l'a choisi en raison de l'opéra de Verdi. Il a toujours été passionné de musique classique et personne n'a pu discuter son choix. C'est une histoire d'amour entre une esclave éthiopienne et un soldat égyptien, une histoire d'amour déchirée par le conflit entre ces deux peuples... Rien à voir avec moi a priori. Je viens d'un milieu aisé et je m'épanouissais à mon travail, où je me sentais utile. Assistante sociale pour des ONG pendant la guerre au Kosovo, je m'occupais des réfugiés chassés de chez eux, qui n'avaient plus de toit, qui n'avaient plus rien, hormis leurs morts à pleurer. Jamais je n'aurais imaginé que quelques années plus tard c'est à moi que ça arriverait.

Maintenant que j'ai les papiers, tout va bien, sauf que pour l'instant je dois m'occuper de moi-même avant de pouvoir à nouveau me pré-occuper des autres. Je passe des nuits entières à m'interroger : pourquoi, comment tout cela est-il arrivé ? La nuit blanchit et jamais je ne trouve d'explication à ce destin qui est le nôtre. Toute ma famille est désormais dispersée à travers l'Europe. Je n'ai plus de contact avec mon pays et je n'ai plus envie d'en avoir. Mon pays a voulu me faire disparaître, disparaître au fond d'un trou ou à l'autre bout de la terre. Désormais, ma vie est en France, mon pays c'est la France, et c'est tout.

Originaire d'Albanie, je n'ai pas pu avoir de papiers durant ma procédure d'asile parce que je venais d'un pays soi-disant « sûr ». Alors, j'ai vécu durant des mois et des mois dans un foyer de sans-abris, sans aucune ressource, en attendant la réponse à ma demande d'asile. Bien qu'étant habituée à avoir une vie aisée, et même si aujourd'hui il me faut tout reconstruire à partir de zéro, je voudrais faire entendre que le bien le plus précieux sur cette terre n'est pas l'argent, ni la carrière, ni rien de tout cela. Non, le bien le plus précieux est de pouvoir vivre en sécurité. Et cela, si peu de gens sur notre terre ont la chance de pouvoir le vivre. Ici je n'ai pas peur, même si un avion sillonne le ciel, même si une voiture s'arrête devant la maison... Non, ici, en ce moment, je n'ai pas peur, nous n'avons pas peur, et ça c'est juste... merveilleux ».

« **Je m'appelle Kala** et je viens du Sri Lanka. Kala, c'est le diminutif de Kalaiyarsy, qui est le nom d'une déesse, la déesse de l'art. Mais, à la maison, on me surnommait Rasathy qui veut dire Reine. Donc, qu'il s'agisse de mon prénom officiel ou de mon prénom usuel, entre déesse et reine, je ne peux qu'être contente de le porter.

Je suis arrivée en France il y a plus de dix ans maintenant, mais mon village me manque toujours autant. On vivait au jour le jour, dans la survie quotidienne, mais nous étions tous solidaires les uns des autres. Ce sentiment très fort d'être tous ensemble, je ne le retrouve pas vraiment ici. Mis à part les feux d'artifice du 14 Juillet qui continuent à faire ressurgir en moi l'angoisse des bombardements, je me sentais en paix ici. Mais depuis l'aggravation du conflit au Sri Lanka, je vis en alerte tout le temps. Chaque fois que le téléphone sonne, j'ai peur d'une mauvaise nouvelle. Je n'arrive plus à compter les morts et les disparus autour de moi, et quand on découvre une nouvelle fosse commune, je ne peux qu'espérer que ces disparus puissent au moins être identifiés afin de pouvoir en faire le deuil.

Moi je suis la plus ancienne parmi nous. Même si j'étais totalement perdue à mon arrivée dans le labyrinthe des couloirs à l'aéroport où je ne trouvais pas d'issue, je n'ai pas de mauvais souvenirs de ma procédure de demande d'asile. Dix ans plus tard, je suis effrayée par ce qui arrive à mes compatriotes en France, comme si la vie d'un être humain n'avait plus aucun prix. J'ai vu des gens rejetés alors qu'ils avaient le corps marqué par les tortures, j'ai rencontré des avocats commis d'office qui ne connaissaient rien à la situation au Sri Lanka, j'ai connu Elanchelvan, qui a vécu à Strasbourg durant cinq ans avant d'être renvoyé dans mon pays où il a été tué de six balles dans le corps. Tout cela a été dit mais ça ne sert à rien. On continue de vouloir renvoyer des Tamouls au Sri Lanka, c'est-à-dire à la mort, à la torture..., juste pour faire du chiffre. Je n'arrive plus à reconnaître le pays qui a pourtant sauvé ma propre vie ».

« **Moi, en fait, je ne m'appelle pas Fatima.** Je cache mon vrai prénom, car j'ai peur de m'exposer publiquement. Je n'ai pas peur pour moi, mais pour ma famille restée là-bas, qui risque de subir des repré-

sailles... Je peux quand même vous dire que mon vrai prénom a une belle histoire qui tourne autour d'un chanteur italien..., même si j'ai été conçue au fin fond de la Tchétchénie.

Je n'étais pas complètement sortie de l'enfance quand je suis arrivée en France et je garde la nostalgie de nos veillées avec mes grands-parents. On était si heureux, c'était juste avant la guerre. Après notre arrivée en France, le plus dur pour moi fut d'accepter de me mettre en pyjama avant de me coucher, car chez nous il fallait toujours, nuit et jour, se tenir prêt à fuir... Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'habituer à l'idée que la mort n'était pas aussi banale que de prendre son café au réveil. Cependant, l'actualité au Caucase fait trembler la terre sous mes pieds. Toutes ces petites républiques, la Tchétchénie, le Daghestan, la Géorgie, l'Ingouchie, ont un destin lié. On parle de la troisième guerre en Tchétchénie depuis presque un an. J'attends la guerre comme on attend le bus. Il a pris du retard mais on sait qu'il finira par arriver.

Quand je rencontre mes compatriotes, ils me racontent leurs morts, ils me racontent leurs blessures. Et soudain, j'apprends qu'on les a arrêtés, qu'on les a expulsés. Cela me détruit totalement.

Je me sens coupable, je me dis pourquoi moi on m'a gardée et eux on les rejette ?

J'essaie de ne plus m'attacher aux gens pour prévenir la douleur de leur disparition. Pour ne plus souffrir, il faudrait que je me détourne complètement d'eux, mais alors ils seraient encore davantage abandonnés à eux-mêmes. Le pire pour eux serait l'abandon de nous tous... »

*
* *

Une petite famille débarquée d'un camion

En janvier 2009, à quatre heures du matin, une petite famille est débarquée d'un camion dans une rue de Metz. Les trois enfants se serrent contre leurs parents. Il fait très froid et après tant de jours et de nuits enfermés dans un camion ils ne sont pas très rassurés. Leurs parents non plus ne sont pas très sûrs d'eux, mais ils semblent néanmoins soulagés d'avoir réussi à arriver ici. Tout le monde respire mieux, leur souffle fait des halos arc-en-ciel dans la lumière des lampadaires. Transis, ils attendent patiemment que le jour se lève pour savoir quelles démarches il faut faire pour demander l'asile.

Deux heures plus tard, le jour n'est pas encore levé que déjà des gens se préoccupent d'eux. C'est la police. Les enfants s'effraient, mais leurs parents leur disent qu'ici il ne faut pas avoir peur de la police. Ils disent « asoul », qui veut dire asile dans leur langue. On les emmène à un poste de police, où ils pourront mieux s'expliquer grâce à un traducteur. Puis on leur dit que leur demande est « dilatoire ». Qu'est-ce que ça veut dire un mot pareil ? Cela veut dire qu'ils ne sont pas de vrais demandeurs d'asile. Ils invoquent l'asile uniquement parce qu'ils n'ont pas de papiers, pour éviter qu'on les renvoie chez eux.

Alors on les emmène dans une prison qui s'appelle centre de rétention administrative. Les parents restent sans voix, incapables de pouvoir expliquer à leurs enfants pourquoi ils sont à nouveau enfermés et sans doute plus longtemps que dans le camion. Quelqu'un de la Cimade vient les voir et appelle un traducteur, qui leur dit qu'ils doivent expliquer quels sont leurs problèmes pour envoyer leur demande à l'Ofpra. Alors ils racontent à cet homme qui prend des notes dans un couloir et qui n'a même pas de table pour écrire. Trois jours plus tard, les policiers leur mettent les menottes pour les emmener à Paris voir l'Ofpra. Les enfants vont avec eux parce que dans la